— Dans la littér. et les beaux-arts, Qui exclut la douceur, qui rejette les ornements propres seulement à flatter le goût : *Un dessin* AUSTÈRE. *L'architecture d'une prison doit avoir quelque chose d'*AUSTÈRE. (Acad.) *On distingue dans les œuvres de Thucydide une mélodie* AUSTÈRE, *imposante, pleine de noblesse, mais la plupart du temps dénuée d'aménité.* (Barthél.)

— **Syn. Austère, dur, rigoureux, rude, sévère.** Celui qui est *austère* se prive de tout ce qui peut flatter ses penchants : *Toujours en contraste avec les mœurs publiques, la philosophie des stoïciens affichait la morale la plus* AUSTÈRE. (Cond.) Celui qui est *sévère* ne montre aucune indulgence pour les vices et même pour les imperfections de ses semblables ou de lui-même : *Le juste est* SÉVÈRE *à lui-même, et persécuteur de ses propres passions.* (Boss.) Celui qui est *rigoureux* ne cherche ni à excuser, ni à pardonner : *L'homme* RIGOUREUX *exagère ses principes.* Celui qui est *rude* manque de douceur dans les manières : *Charles IX était* RUDE *de son naturel, et il commençait depuis quelque temps à parler sèchement à la reine mère.* (Boss.) Celui qui est *dur* ne peut être ni attendri ni amolli : *On dit que les vieillards sont* DURS, *mais j'ai le malheur d'être sensible comme si je n'avais que vingt ans.* (Volt.)

— **Syn. Austère, âpre, rude.** V. ÂPRE.

— **Homonyme.** Auster.

AUSTÈREMENT adv. (ô-stè-re-man — rad. *austère*). D'une manière austère, avec sévérité : *Je crois que la conversion et religion de cet empereur* (Charles-Quint) *ne fut jamais dissimulée, car il en porta l'habit très-*AUSTÈREMENT. (Brantôme.) *Les saints apôtres, leurs disciples et les chrétiens des premiers siècles, vivaient* AUSTÈREMENT *et en pénitence.* (Lejeune.) *Il est beau, pour l'honneur du christianisme, qu'il y ait des personnes qui soient détachées de la terre, et qui vivent fort* AUSTÈREMENT. (Le Sage.)

AUSTÉRISME s. m. (ô-sté-ri-sme — rad. *austère*). Excès d'austérité, surtout en fait de pratiques religieuses : *Pousser fort loin l'*AUSTÉRISME. *L'*AUSTÉRISME *est à l'*austérité *ce que le* philosophisme *est à la* philosophie. Peu usité.

AUSTÉRITÉ s. f. (ô-sté-ri-té — rad. *austère*). Qualité de ce qui est astringent, âpre au goût : *L'*AUSTÉRITÉ *d'un fruit. L'*AUSTÉRITÉ *d'un vin.* Vieux et inus. On dit ACERBITÉ, ÂPRETÉ.

— Par ext. Caractère d'une personne austère, sévère dans ses principes ou dans ses actes; nature de ce qui est rigide, rude et pénible pour les sens ou pour l'esprit : *L'*AUSTÉRITÉ *monacale; l'*AUSTÉRITÉ *d'une règle. L'*AUSTÉRITÉ *des lois. Professer une grande* AUSTÉRITÉ *de principes. Caton allait droit au bien, mais d'un air farouche; l'*AUSTÉRITÉ *de ses mœurs était inséparable de l'intégrité de sa vie.* (St-Evrem.) *Une* AUSTÉRITÉ *pharisaïque le rendait redoutable, en sorte qu'il n'y avait personne qui ne tremblât d'avoir affaire à lui.* (St-Sim.) *L'*AUSTÉRITÉ *est une haine des plaisirs.* (Vauven.) *La sainte* AUSTÉRITÉ *des mœurs a autrefois purifié jusqu'au despotisme lui-même.* (Mably.) *L'*AUSTÉRITÉ *républicaine n'est pas de mise en ce pays, il y faut des vertus plus flexibles et qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis et des protecteurs.* (J.-J. Rouss.) *Les philosophes allemands ont substitué l'*AUSTÉRITÉ *de la morale à la superstition religieuse.* (Mme de Staël.) *L'*AUSTÉRITÉ *est le faste de la vertu.* (Mme Riccoboni.) *Elle élevait ses deux enfants avec une* AUSTÉRITÉ *excessive.* (B. Const.) *Sa figure était empreinte d'une noblesse et d'une* AUSTÉRITÉ *remarquables.* (Alex. Dum.) *Comment, madame, vous savez n'avoir pas une faiblesse à vous reprocher, et vous ne mettez pas la moindre retenue dans la profession de l'*AUSTÉRITÉ *de vos principes!* (E. Sue.) *En matière de religion, l'*AUSTÉRITÉ *est un moyen de propagation plus sûr que le relâchement.* (J. Sim.)

Fuyez de nos plaisirs la sainte *austérité.*
RACINE.

Mais la franchise plaît, et non l'*austérité.*
VOLTAIRE.

Le sexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal avec l'*austérité.*
MOLIÈRE.

Je sais qu'en vous quittant, le malheureux Titus
Passe l'*austérité* de toutes les vertus.
RACINE.

— Pénitence, mortification que l'on s'impose pour plaire à Dieu. Dans ce sens, s'empl. presque toujours au pluriel : *Allez doucement pour les* AUSTÉRITÉS, *et ne faites rien sans obéissance.* (Boss.) *Il n'est au-dessous d'aucun chrétien, pour parfait qu'il soit, de mortifier la chair par quelques* AUSTÉRITÉS. (Boss.) *Elles outrent l'*AUSTÉRITÉ *et la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage.* (La Bruy.) *Il redoubla lui-même ses* AUSTÉRITÉS *pour fléchir le courroux céleste.* (Fléch.) *Elle aimait tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses* AUSTÉRITÉS *et ses humiliations.* (Fléch.) *Eudore redoublait de prières et d'*AUSTÉRITÉS. (Chateaub.) *Dans les* AUSTÉRITÉS *de saint Antoine, le peuple voit la foi ardente qui les inspire, et il cède à l'ascendant de cette foi : il eût langui aux raisonnements.* (St-Marc-Gir.) *L'homme de raison ne comprend point les* AUSTÉRITÉS *de l'homme spirituel.* (Ratisbonne.)

Prêtres, persévérez dans vos *austérités!*
C. DELAVIGNE.

‖ On trouve cependant quelques exemples du singulier : *La vraie* AUSTÉRITÉ *du christianisme c'est d'être humble, c'est d'être petit à ses yeux, c'est d'être vide de soi-même, c'est de recevoir de bonne grâce, et quand Dieu le veut, l'humiliation et le mépris.* (Bourdal.) *Il est assez rare que la même action soit une observation curieuse de philosophie et une* AUSTÉRITÉ *chrétienne, et qu'elle serve en même temps pour l'Académie et pour le ciel.* (Fonten.)

— B.-arts. Qualité d'un sujet traité sans grâce recherchée, avec une austère simplicité : *Cette composition est d'une grande* AUSTÉRITÉ. ‖ S'empl. aussi en littérature : *L'*AUSTÉRITÉ *du style.*

AUSTERLITZ, petite ville des Etats autrichiens, dans la Moravie, à jamais célèbre par l'immortelle victoire que Napoléon y remporta sur les Austro-Russes le 2 décembre 1805. Cette victoire marque l'apogée de notre puissance militaire, et elle rappelle de si glorieux souvenirs, que nous ne craindrons pas d'entrer ici dans des détails plus circonstanciés que ne nous le permet, en général, la multitude des matériaux qui doivent entrer dans cet ouvrage.

Napoléon était au camp de Boulogne, s'apprêtant à fondre sur l'Angleterre, lorsque les armements de l'Autriche et de la Russie, soudoyées par le cabinet anglais, le rappelèrent au cœur du continent. Il s'y porta avec une rapidité foudroyante, dont les marches de César lui-même n'offrent peut-être pas d'exemple; en vingt jours, son armée arriva de l'Océan sur le Rhin. Puisant dans les inspirations de sa colère et de son génie le plan d'une des plus admirables campagnes dont puissent s'enorgueillir les fastes militaires d'une nation, il enveloppa le général Mack dans Ulm, avant même que celui-ci eût soupçonné l'approche des Français, le força de se rendre, fit, sans combattre, 60,000 prisonniers à une armée de 80,000 hommes, autour de laquelle ses hardies et savantes combinaisons avaient étendu un cercle de fer infranchissable; occupa Vienne, que n'avait jamais humiliée la présence d'un vainqueur, et se porta audacieusement à la rencontre des empereurs d'Autriche et de Russie. L'armée russe, qui taxait de lâcheté l'armée autrichienne, si souvent vaincue en Italie, brûlait d'en venir aux mains avec les soldats de Napoléon; la jeune noblesse qui entourait Alexandre se faisait surtout remarquer par son ardeur présomptueuse. En voyant que Napoléon n'avançait plus, car déjà l'aigle avait choisi son champ de bataille, elle répétait avec une incroyable assurance qu'il hésitait, qu'il était intimidé, qu'il n'osait pas s'avancer jusqu'à Olmütz à la rencontre de l'armée russe. Vainement le vieux Kutusof, craignant de heurter des sentiments qu'il savait partagés par l'empereur, son maître, se hasardait néanmoins à dire timidement qu'il ne devait pas en être tout à fait ainsi; vainement le prince Czartoryski, conseiller d'Alexandre, affirmait que si Napoléon n'avançait pas, ce n'était pas qu'il eût peur : que des militaires sans expérience pouvaient seuls prétendre qu'un tel homme avait peur. Ces conseils de la sagesse furent méprisés, et l'entourage d'Alexandre persista à courir au-devant du désastre qui allait bientôt châtier sa folle témérité. L'armée austro-russe marcha donc d'Olmütz sur Brünn, position que Napoléon étudiait avec soin depuis plusieurs jours, et s'établit en avant du château d'Austerlitz, qui appartenait à la famille de Kaunitz. Le prince Dolgorouski, aide de camp de l'empereur de Russie, et l'un des plus ardents déclamateurs de son état-major, vint, de la part de son maître, offrir à Napoléon des conditions de paix insultantes. Il le trouva dans un moment où, achevant la visite de ses avant-postes, le grand capitaine n'avait dans son costume et son entourage rien d'imposant pour un esprit vulgaire. L'empereur contint son indignation, croyant de sa dignité de ne point la laisser éclater en présence d'un tel négociateur; mais il le congédia sèchement, en lui disant qu'on viderait ailleurs que dans des conférences diplomatiques les différends qui divisaient les deux empires. Il concentra aussitôt toutes ses forces entre Brünn et Austerlitz, appuyé d'un côté aux collines boisées de la Moravie, de l'autre aux étangs de Satschan et de Menitz, dont il se proposait de tirer un redoutable parti. Il avait à sa disposition 65 ou 70,000 hommes, qui allaient lutter contre 90,000 Russes et Autrichiens. A sa gauche, il plaça Lannes, renforcé de la cavalerie de Murat; au centre, il rangea les divisions Vandamme et Saint-Hilaire, appartenant au corps du maréchal Soult, et, un peu plus loin, derrière un marécage, la 3e division du même corps, commandée par le général Legrand, puis enfin, fort en arrière, la division Friant. Sur dix divisions d'infanterie, Napoléon n'en mit que six en ligne, gardant sous sa main une puissante réserve de 25,000 hommes pour la porter partout où le besoin s'en ferait sentir. Ces dispositions prises, il poussa la confiance jusqu'à les annoncer à son armée, dans une proclamation toute pleine de la grandeur des événements qui se préparaient, et où se trouvaient ces mots restés célèbres : « Il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre. » On était au soir du 1er décembre, veille de l'anniversaire du couronnement. La nuit était froide et sombre. Napoléon voulut visiter ses soldats, et juger par lui-même de leur disposition morale. Les premiers qui l'aperçurent ramassèrent la paille de leur bivouac et en formèrent des torches enflammées qu'ils placèrent au bout de leurs fusils pour éclairer ses pas. L'armée entière s'empressa d'imiter cet exemple; les soldats suivaient Napoléon aux cris de *Vive l'empereur!* lui promettant de se montrer le lendemain dignes de lui et d'eux-mêmes. Un vieux grenadier osa même s'approcher et lui dire, avec une familiarité digne des temps homériques : « Tu n'auras pas besoin de t'exposer; demain nous t'amènerons les drapeaux et les canons des Russes. » Ces feux, ces acclamations avaient été facilement distingués des hauteurs qu'occupait l'armée ennemie, et y avaient produit, chez un petit nombre d'officiers sages, une douloureuse impression; ils se demandaient si c'était là le signe d'une armée abattue et en retraite. Le lendemain, à quatre heures du matin, Napoléon quittait sa tente; ses maréchaux, entourés de leurs aides de camp, étaient à cheval à côté de lui, attendant l'ordre de commencer le combat. Un brouillard d'hiver couvrait au loin la campagne; mais enfin le soleil parut et inonda de clarté ce vaste champ de bataille. C'était le *soleil d'Austerlitz*, soleil dont le souvenir fait toujours vibrer les cœurs français, et qui ne sera sans doute jamais oublié des générations futures. Napoléon donne le signal de l'attaque, et les maréchaux partent au galop pour aller se mettre à la tête de leurs corps respectifs. Un combat acharné s'engage vers notre droite, tandis que le maréchal Soult, au centre, s'empare du plateau de Pratzen, que les Austro-Russes n'ont occupé que faiblement, et dans la possession duquel un coup d'œil d'aigle a vu le sort de la bataille. On dit que le prince Czartoryski, placé entre les deux empereurs, fit remarquer à Alexandre la marche leste et décidée des Français qui gravissaient le plateau, sans répondre au feu des Russes, et que ce prince, ému à cette vue, en conçut un pressentiment sinistre qui ne l'abandonna pas de toute la journée. En moins d'une heure, les deux divisions du corps du maréchal Soult s'étaient rendues maîtresses du plateau, poursuivaient les Russes et les Autrichiens fuyant pêle-mêle dans la direction d'Austerlitz, et Kutusof, blessé d'une balle à la joue, voyait se réaliser le désastre qu'il avait prévu, mais qu'il n'avait pas eu la fermeté d'empêcher. Partout les positions sont emportées et les ennemis jetés hors de leurs lignes. Toutefois, ce n'est pas sans quelques pertes regrettables de notre côté. Dans une lutte meurtrière avec l'artillerie russe, le général Valhubert a une cuisse fracassée par un boulet. Quelques soldats veulent l'emporter : « Restez à votre poste, leur dit-il; je saurai bien mourir tout seul. Il ne faut pas, pour un homme, en perdre six. » A une heure de l'après-midi, la victoire ne présentait plus de doute sur la gauche. Napoléon tourna alors à droite avec le corps du maréchal Soult, la garde et les grenadiers d'Oudinot, voulant recueillir par lui-même le prix de ses profondes combinaisons. Il vint assaillir les Russes par derrière, et jeta parmi eux une affreuse confusion. Surpris et désespérés, tous ensemble se précipitent vers les étangs glacés et tâchent de s'y frayer un chemin. La glace ne peut résister au poids des hommes, des chevaux, des canons; sur plusieurs points elle fléchit sous les Russes, qui s'y engouffrent, tandis que Napoléon, apercevant le désastre qu'il avait si bien préparé en laissant libres les abords des étangs pour y attirer l'ennemi, fait tirer à boulet sur la glace, qui se brise alors de toutes parts, engloutissant les malheureux qui s'y étaient réfugiés. Plusieurs milliers d'hommes trouvèrent ainsi la mort. La victoire pour nous était complète; les débris de l'armée russe, en proie à un désordre affreux, se précipitaient dans toutes les directions, poussant des cris sauvages et pillant les villages épars sur la route, pour se procurer quelques vivres. Les deux souverains de Russie et d'Autriche fuyaient ce champ de bataille, sur lequel ils entendaient les Français crier *Vive l'empereur!* Ils couraient rapidement à travers les champs de la Moravie, au milieu d'une obscurité profonde, et exposés à être insultés par la barbarie de leurs propres soldats. L'empereur d'Autriche se hâta d'envoyer le prince Jean de Lichtenstein à Napoléon, pour solliciter un armistice et lui exprimer le désir d'avoir avec lui une entrevue aux avant-postes.

Telle fut cette célèbre victoire d'Austerlitz, juste prix, pour Napoléon, des plus savantes et des plus habiles combinaisons. La majeure partie de ses troupes, gardée en réserve, n'avait presque pas eu besoin d'agir, tant les calculs de son génie avaient su rendre sa position redoutable. Sur 65,000 Français, 40 ou 45,000 au plus avaient pris part à la lutte, et avaient vaincu 90,000 Austro-Russes. Napoléon adressa à son armée une proclamation qui se terminait ainsi : « Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France : là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on vous réponde : Voilà un brave. »

Ces mots, où l'on sent un souffle homérique, sont devenus populaires dans toutes les langues; mais ils appartiennent à ces souvenirs auxquels il ne faut pas toucher, sous peine de tomber du sublime dans le grotesque. Nos lecteurs verront sans doute, sans qu'il soit besoin d'appuyer davantage, que ces lignes sont une allusion à ce bulletin fameux qui visait à immortaliser un fait d'armes où les vainqueurs étaient au moins dix contre un.

Les résultats de la journée d'Austerlitz furent immenses : 15,000 morts, noyés ou blessés, environ 20,000 prisonniers, parmi lesquels 10 colonels et 8 généraux, 180 bouches à feu, une immense quantité de chevaux, de voitures d'artillerie et de bagage, telles étaient les pertes de l'ennemi et les trophées des Français. Ceux-ci avaient à regretter environ 7,000 hommes, tant tués que blessés. Le lendemain, Napoléon porta son quartier général au château d'Austerlitz, et voulut donner ce nom à la bataille, que les soldats appelaient déjà la bataille des Trois-Empereurs. Elle a porté depuis, et elle portera dans les siècles futurs, le nom qu'elle a reçu du capitaine immortel qui l'a gagnée : lui seul avait le droit de baptiser un aussi glorieux enfant. Parmi toutes les victoires du grand homme, il n'en est pas une qui entoure sa mémoire d'un prestige plus glorieux, plus légendaire; c'est pourquoi il est si souvent appelé le *vainqueur d'Austerlitz*. Pour l'armée et pour lui-même, elle est toujours restée un de leurs plus purs, de leurs plus brillants souvenirs. Quelques instants avant la bataille de la Moskowa, le soleil se montra dans tout son éclat : « Soldats, s'écrie Napoléon, c'est le soleil d'Austerlitz! » et ces seuls mots électrisèrent la grande armée.

Austerlitz (BATAILLE D'), célèbre tableau de Gérard, galerie de Versailles. L'artiste a choisi le moment où la garde impériale russe fuit pêle-mêle vers le village d'Austerlitz; le fort de la journée est passé. Napoléon, à cheval, est placé sur un tertre qui domine le champ de bataille; le peintre, se rappelant sans doute cette réponse à David : « Calme sur un cheval fougueux, » l'a représenté grave, impassible et contenant sa joie. Il écoute le général Rapp, qui, la tête nue, le front ensanglanté, est accouru au galop pour lui annoncer la victoire, et qui lui montre dans le lointain, à gauche, la plaine où s'achève la défaite de la garde russe. Derrière l'empereur sont groupés les officiers de son état-major, à cheval, et quelques officiers ennemis faits prisonniers. Au premier plan, un Russe expire sur un affût de canon brisé; un soldat est renversé et près d'être écrasé par un hussard; tout à fait à gauche, un mameluk, obligé de mettre pied à terre, semble abandonner avec peine son cheval mourant. Sur un plan plus éloigné, on aperçoit un groupe d'officiers de cavalerie qui vient de s'ouvrir pour laisser passer le général Rapp. Cette composition, qui n'a pas moins de $9^{m}58$ de largeur sur $5^{m}10$ de hauteur, a été exposée par Gérard au Salon de 1810; elle lui avait été commandée par l'empereur, sur les instances de l'impératrice Joséphine, et était destinée à décorer le plafond de la salle du conseil d'Etat aux Tuileries. C'était là une tâche difficile : les traditions de la peinture de plafond s'étaient complétement perdues avec le reste des doctrines de l'ancienne académie, et, d'un autre côté, une bataille moderne semblait un sujet peu fait pour être traité en plafond. « Gérard sut se tirer de ce double embarras par une grande habileté, dit M. Lenormand. Austerlitz était une des pages les plus brillantes de la vie d'un héros. Il eut la pensée de représenter cette vie entière comme un immense volume à l'antique, que tiendraient la *Victoire* et la *Renommée*, et que dérouleraient l'*Histoire* et la *Poésie*. Ces quatre figures s'élèveraient en l'air aux deux extrémités du plafond, et le volume serait ouvert à l'endroit de la bataille d'Austerlitz. Par ce moyen, le peintre était autorisé à montrer l'événement dans sa réalité, et conduit en même temps, par un sentiment de convenance, à élever le ton de l'histoire jusqu'à celui de la poésie. » Si l'on examine la *Bataille d'Austerlitz*, en tenant compte de sa destination primitive, on sera frappé sans doute de la merveilleuse réussite que l'artiste avait obtenue. On comprendra que cette peinture devant être encadrée, ou pour mieux dire supportée par des figures également peintes, il était nécessaire qu'un certain voile fût étendu sur la composition et en amortît les saillies pour laisser tout le relief désirable aux supports. Par ce moyen, Gérard pouvait dissimuler des costumes disgracieux et des types ingrats, tels qu'ils étaient jugés, du moins, par les partisans de l'antique. Les quatre figures allégoriques, destinées à supporter la composition, furent traitées avec une fierté de dessin digne des plus grands éloges : les mouvements en sont hardis et majestueux, les draperies irréprochables, les têtes pleines de caractère. Gérard n'a rien fait de plus beau. Retirée des Tuileries à l'époque de la Restauration et reprise par Gérard qui, dit-on, refusa noblement de la vendre au duc de Wellington, la *Bataille d'Austerlitz* est allée prendre place dans les galeries historiques de Versailles. Mais là, séparée des quatre superbes figures allégoriques dont nous venons de parler, elle perd beaucoup de l'effet poétique calculé par le peintre; c'est encore une scène digne d'éloges, à ne considérer que l'ordonnance des lignes et l'adresse des combinaisons, mais on y chercherait en vain l'imagination inspirée, la main passionnée d'un maître : « Rien d'entraînant, a dit M. H. Delaborde, rien de vigoureusement expressif dans cette mêlée, ou plutôt dans cette succession d'hommes et de chevaux. En dépit du mouvement qu'ils se donnent pour paraître animés, l'immobilité pèse sur tous ces groupes, et la lourdeur du ton général ajoute encore à l'impression produite par l'aspect consterné du tableau. Qui devinerait le *soleil d'Austerlitz*, ce radieux soleil de la victoire, dans cette pâle lueur éclairant timidement un coin du ciel, tandis que les héros de la journée restent enveloppés d'une brume verdâtre? Quoi de plus froid, de plus lugubre même que l'image d'un si éclatant triomphe, et que la distance est grande entre cette morose épopée et celles où Gros célèbre avec tant d'ardeur et de puissance les combats du *Mont-Thabor*, de *Nazareth* et d'*Aboukir!* » Tout en reconnaissant ce qu'il y a de juste dans cette critique sévère, nous devons dire que la *Bataille d'Austerlitz* est, malgré tout, une œuvre capitale : la figure de Rapp est tracée de main de maître; elle respire l'enthousiasme et l'enivrement de la victoire. La *Bataille d'Austerlitz* a été gravée par Godefroy et par Blanchard.

Austerlitz (LA VEILLE D'), tableau de M. Jean Gigoux; Salon de 1857. Ce tableau représente la visite nocturne faite par Napoléon à ses soldats, qui l'accueillirent en enlevant au bout de leurs fusils la paille des bivouacs et en allumant ces torches improvisées. « Le choix d'une telle donnée, dit M. About, imposait à l'artiste des difficultés presque insurmontables. La profusion de la lumière, la dispersion de l'effet, la couleur étrange des feux de paille ont dû l'embarrasser sérieusement. Les costumes de ses personnages étaient mieux faits pour la guerre que pour la peinture. La discipline militaire ne laissait à sa disposition qu'un petit nombre de mouvements et d'attitudes... A travers tous ces obstacles, M. Gigoux est arrivé à un effet large et simple... Peut-être a-t-il un peu abusé des lignes verticales. Son tableau est trop visiblement au port d'armes; mais je ne sais quel artiste, le baron Gros excepté, l'aurait su faire autrement. La seule figure manquée dans cette vaste réunion d'hommes, est celle de l'empereur. Le second plan est parfait : une vraie foule s'agite dans une lumière rouge, semblable à la lueur d'un incendie. » M. de Calonne ne s'est pas montré moins élogieux dans l'appréciation qu'il a faite de cette peinture : « Il y a de la science, a-t-il dit, dans la composition de M. Gigoux, de la vigueur dans son exécution, de l'originalité dans l'aspect de sa peinture; les groupes sont à leur place; quoique bien roides et bien imparfaites, les figures ont un certain accent d'énergie brutale qui va bien au sujet. » La *Veille d'Austerlitz* est certainement un des ouvrages les plus étudiés de M. Gigoux; mais, il faut aussi le dire, le coloris n'a rien de séduisant.

Cette immortelle bataille a encore fourni le sujet de plusieurs autres compositions : au Salon de 1808, Carle Vernet exposa un tableau représentant *Napoléon donnant ses ordres le matin de la bataille d'Austerlitz :* l'empereur est entouré du prince Murat, des maréchaux Berthier, Bessières et de divers généraux à cheval; le maréchal Bernadotte, qui a déjà reçu ses instructions, s'éloigne pour rejoindre son corps d'armée. Cette toile, qui a $3^{m}80$ de haut sur $6^{m}41$ de large, est l'une des plus importantes de l'auteur : on y admire surtout le dessin vigoureux des chevaux.

Le baron Gros a exposé, en 1812, l'*Entrevue de Napoléon et de François II après la bataille d'Austerlitz*. (V. ENTREVUE.)

Callet a peint une allégorie de cette bataille : Napoléon, debout sur un char conduit par Minerve, est couronné par la Victoire; devant lui se tient Hercule armé de sa massue; dans les airs, la Renommée porte une banderole sur laquelle on lit : AUSTERLITZ.

Ces trois tableaux ornent les galeries historiques de Versailles, où figurent encore deux belles aquarelles de Siméon Fort, représentant la bataille à deux moments différents, l'une à 10 h. du matin, l'autre à 4 h. du soir. Un bas-relief de l'arc de triomphe de l'Etoile, par Getcher, montre l'infanterie française chargeant à la baïonnette les Russes et les Autrichiens; Napoléon arrête sa garde; la glace s'entr'ouvre sous les pieds de l'ennemi refoulé sur l'étang de Solkonitz. Un bas-relief d'Espercieux sur le même sujet décore l'arc du Carrousel. Enfin une médaille représentant d'un côté la bataille, de l'autre les têtes de Napoléon et de François II, a été gravée par Andrieu en 1808.

AUSTIN, capitale du Texas, sur la rive gauche du Colorado, à 320 kilom. de son embouchure dans le golfe du Mexique; 15,000 h. Elle doit son nom à Stephen Austin, de Durham (Connecticut), qui, vers l'année 1821, fonda sur les bords du Colorado une colonie dont la prospérité et la population s'accrurent rapidement, grâce à ses persévérants efforts.

AUSTIN (Jean), théologien anglais, né en 1613, mort en 1669. Il se convertit au catholicisme et publia, entre autres écrits : le *Modérateur chrétien* (1651), dans lequel il blâme toute persécution pour cause de religion.

AUSTIN (William), dessinateur, graveur et éditeur anglais, né à Londres vers 1740, fut élève de G. Bickham. Il publia des *Caricatures politiques*, une suite de *Vues de Palmyre* et des paysages d'après Ruysdael, Van Goyen, Van der Neer, Th. Sandby, Zuccarelli, etc.

AUSTIN (Horatio-Thomas), officier distingué de la marine anglaise et l'un des principaux explorateurs des régions arctiques, entra au service en 1813. L'année suivante, nommé midshipman à bord du *Ramilies*, il prit part aux principales opérations maritimes dirigées contre les Etats-Unis, à Washington, à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans. Successivement employé, durant les dix années qui suivirent, en Afrique et dans les stations de l'Amérique du Sud, il obtint le grade de lieutenant en 1822. Deux ans après, il était appelé à rendre des services non moins précieux, mais d'une nature différente, et il fut nommé lieutenant en premier à bord de la *Furie*, un des navires confiés au capitaine Parry pour son troisième voyage de découverte dans les mers arctiques. Le principal but du voyage était la recherche d'un passage au nord-ouest entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Le lieutenant Austin partagea les périls et les fatigues de ce voyage, qui ne devait pas avoir plus de succès que les deux expéditions précédentes du capitaine Parry. Après avoir passé l'hiver de 1824-25 sur la côte orientale du canal du Prince-Régent, on fut obligé, l'été suivant, d'abandonner la *Furie* et de retourner en Angleterre à bord de l'*Hécla*, le second bâtiment de l'expédition. Après avoir été ensuite employé dans des croisières à l'isthme de Panama, en Hollande, en Portugal et en Espagne, M. Austin, devenu capitaine en 1831, servit avec distinction sur la côte de Syrie, où il commandait la frégate à vapeur le *Cyclope*. A cette époque, l'Angleterre dirigea ses armes contre l'Egypte, dans le but de rendre cette contrée à la Turquie (1840), et surtout d'affaiblir l'influence française. Durant cette expédition, le capitaine Austin prit part au bombardement de la forteresse de Djebaïl, assista à la prise de Batroun et concourut à celle de Saïde, ainsi qu'à la victoire remportée par l'escadre anglaise sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Ces services furent récompensés par le titre de chevalier de l'ordre du Bain. Dix ans plus tard, le capitaine Austin fut appelé à visiter de nouveau le théâtre de ses premiers exploits. En 1850, il fut choisi pour commander une des expéditions envoyées à la recherche de sir John Franklin, qui était parti depuis cinq ans pour un voyage d'exploration dans les régions arctiques sans que l'on eût reçu de ses nouvelles, et dont le sort commençait à inquiéter fortement les esprits. Pour cette expédition, le capitaine fut mis à la tête de deux vaisseaux à voile, le *Résolu* et l'*Assistance*, accompagnés par deux vapeurs, le *Pionnier* et l'*Intrépide*. Nous ne pouvons entrer dans les intéressants détails du voyage accompli par la petite flotte sur les côtes arctiques du continent américain. Elle retourna l'année suivante en Angleterre, après avoir hiverné en vue de l'île de Griffith, près de l'extrémité occidentale du détroit de Barrow. Ce fut durant le cours de ce voyage que la trace du premier hivernage de Franklin (1845-1846) fut trouvée par le capitaine Ommaney, commandant de l'*Assistance;* mais le but principal de l'expédition fut manqué, malgré les efforts prodigieux accomplis principalement pendant le printemps de 1851 pour suivre plus loin les traces de Franklin à l'ouest du détroit de Barrow. Durant le cours de ces recherches, huit à neuf cents milles de côtes nouvelles furent relevés en partie dans la direction de l'île Melville, en partie au sud et au sud-ouest du cap Walker. A son retour, le capitaine Austin reçut les plus grandes félicitations pour l'habileté, le courage et la science dont il avait fait preuve pendant tout le cours de l'expédition, bien qu'elle n'eût pas été couronnée de succès. Mais s'il n'eût pas le bonheur de retrouver Franklin et ses malheureux compagnons, il eut au moins l'honneur de faire des découvertes d'une importance capitale et de donner le premier des renseignements précieux sur des côtes inexplorées avant lui. M. Austin a été nommé contre-amiral en 1857.

AUSTIN (Sarah), femme de lettres anglaise, née à Norwich au commencement du siècle. Dans des publications commencées en 1833, elle a vulgarisé en Angleterre tout un côté de la littérature allemande. Elle a traduit l'*Histoire des Papes*, de Ranke, et publié un recueil de morceaux en prose, *Collection of fragments from German prose Writers*. Elle a analysé le génie de Gœthe sous ce titre : *Characteristics of Gœthe* (3 vol. in-8°). On connaît encore d'elle un *Tableau historique de l'Allemagne de 1760 à 1814*. Elle a aussi donné quelques ouvrages de morale et d'éducation : *Considérations sur l'Education nationale. Lettres sur les Ecoles de filles. Extraits choisis de l'Ancien Testament*, etc.

AUSTLE (SAINT-), ville d'Angleterre, comté de Cornouailles; 12,000 hab. Riche exploitation de cuivre, d'étain et de terre à foulon; belle église gothique.

AUSTOR D'ORLAC, troubadour du XIIIe siècle, qui n'est connu que par un *sirvente*, où il déplore avec amertume la mort de saint Louis et les malheurs des chrétiens qui l'ont accompagné à la croisade. Dans cette pièce étrange, qui a été publiée par Raynouard, *Choix*, t. V, p. 55, la douleur du poëte éclate en anathèmes contre le clergé, le pape et Dieu lui-même.

AUSTRAL, ALE, adj. (ô-stral — lat. *australis*, même sens; formé de *auster*, vent du midi). Méridional, qui est du côté d'où souffle le vent du midi :

Le lama s'apprivoise aux régions *australes.*
DELILLE.

— *Pôle austral*, Celui des deux qui est au delà de l'équateur, pour les Européens. En physique, on donne le même nom à celui des deux pôles d'un aimant qui tend à se diriger vers le nord : *Le* PÔLE AUSTRAL *de l'aiguille aimantée.* ‖ *Hémisphère austral*, Celui des deux hémisphères où se trouve le pôle austral : *L'*HÉMISPHÈRE AUSTRAL, *qui est en grande partie recouvert par les eaux, est beaucoup plus froid que l'hémisphère boréal.* (Arago.) ‖ *Latitude australe*, Latitude comptée de l'équateur vers le pôle austral. ‖ *Continent austral*, Nom que l'on donne quelquefois à l'Australie : *La plupart des oiseaux du* CONTINENT AUSTRAL *rivalisent avec ceux des autres continents par la vivacité des couleurs.* (M.-Brun.) ‖ *Terres australes*, Terres hypothétiques, qui seraient situées entre le pôle austral et le cercle polaire antarctique : *Les* TERRES AUSTRALES *sont d'une étendue plus grande que l'Europe entière.* (Buff.) *Venir de chez vous chez moi, bien emmitouflé, n'est pas un voyage aux* TERRES AUSTRALES. (Volt.)

— S'est dit figurément pour exprimer ce qui demeure inconnu :

Et le cœur d'une Iris pleine de mille attraits,
Est une *terre australe* où je n'allai jamais.
REGNARD.

— Astron. *Signes australs* ou *austraux*, Signes du zodiaque, au nombre de six, qui sont situés dans l'hémisphère austral. ‖ *Constellations australes*, Celles qui sont situées dans l'hémisphère austral.

— Zool. et bot. Qui vit ou croît dans les pays méridionaux; qui leur appartient : *Faune* AUSTRALE. *Flore* AUSTRALE. *Végétaux* AUSTRALS. *Le cygne* AUSTRAL *a le plumage noir.*

— Gramm. Les grammairiens et les auteurs ne sont pas d'accord sur le pluriel de ce mot; les uns veulent *austraux*, d'autres *australs*. L'usage semble avoir donné raison aux derniers; et de fait la règle du pluriel en *aux* n'est pas tellement absolue qu'elle puisse imposer un mot aussi rude que le mot *austraux : Parmi les races primitives, il faut distinguer les nains boréals, les géants* AUSTRALS, *les albinos natifs.* (***)

— **Antonyme.** Boréal.

AUSTRAL (GRAND OCÉAN), vaste mer comprise entre le tropique du Capricorne et le cercle polaire austral; baigne les côtes méridionales de l'Afrique, de l'Australie et de l'Amérique, la Nouvelle-Zélande et un grand nombre de petites îles, la plupart inhabitées. Entre le sud de l'Afrique et la côte méridionale de l'Amérique, il prend le nom d'océan Atlantique austral, et celui d'océan Pacifique austral sur les côtes méridionales de l'Australie.

AUSTRALASIE. Géogr. Nom par lequel on a longtemps désigné toutes les îles de la mer du Sud.

AUSTRALASIE s. f. (ô-stra-la-zî — n. géogr.). Ornith. Genre de perroquets. Syn. de trichoglosse.

AUSTRALASIEN, IENNE s. et adj. Géogr. V. AUSTRALIEN.

— s. f. pl. Petit groupe d'arachnides, du genre atte, comprenant des espèces qui vivent en Océanie.

AUSTRALES (TERRES). V. ANTARCTIQUES (TERRES).

AUSTRALIE ou **NOUVELLE-HOLLANDE**, île immense de l'Océanie, dans la Mélanésie, dont elle est la contrée la plus importante. Cette terre, la plus grande des îles du globe, et qu'on peut regarder comme un troisième continent, est comprise entre les 11° et 39° de latitude méridionale et les 111° et 152° de longitude E. Située au S. de la mer de Timor et de la Nouvelle-Guinée, dont elle est séparée par le détroit de Torrès, elle est bornée à l'E. et à l'O. par le grand Océan, au S.-E. par le détroit de Bass, qui la sépare de la Tasmanie ou Terre de Van-Diémen. Sa plus grande longueur de l'E. à l'O. est de 3,850 kilom., et sa plus grande largeur du N. au S. mesure 3,150 kilom. Sa superficie totale est évaluée à 4,827,000 kilom. carrés; pop. indigène 400,000 hab.; — pop. coloniale 455,885 hab.; — pop. tot. 855,885 hab.

Description des côtes. L'immense périphérie du continent australien offre une ligne continue évaluée à 13,500 kilom., et échancrée par de vastes golfes et de nombreuses baies, que nous allons décrire succinctement. La plus considérable est, au N., le golfe de *Carpentarie*, dont les côtes, sablonneuses et arides à l'occident, présentent vers l'E. une terre plus fertile; à droite, la péninsule du *cap York* se projette sur le détroit de Torrès, puis la côte, environnée d'îlots et de récifs, court au S.-E. jusqu'au cap *Flattery*, tourne au S. et offre successivement l'embouchure de l'*Endeavour*, le cap *Tribulation*, la baie d'*Halifax*, dans laquelle se trouve l'île *Magnétique*, le cap *Upstart*, les îles de *Cumberland* et de *Northumberland*, et enfin le cap *Townsend*, limite N.-E. de la Nouvelle-Galles du S. Au delà, la côte s'infléchit encore au S.-E. jusqu'à la baie de *Sandy*, qui reçoit la rivière de Burnett; à partir de ce point, elle trace une courbe renflée vers l'E. jusqu'à *Port-Stephens*, où elle prend une direction S.-O. sans faire de saillie jusqu'au cap *Howe*, limite méridionale de la Nouvelle-Galles du Sud. Au cap Howe, elle s'incline encore davantage vers le S.-O. pour former le cap *Wilson*, point extrême de l'Australie vers le S.; les plaines, aussi vastes que fertiles, qui bordent ici la côte, ont fait donner à cette région le nom d'Australie-Heureuse.

Après avoir doublé le promontoire *Wilson*, on rencontre le port *Western*, vaste bassin qui peut contenir les plus grandes flottes, et qui est fermé à l'O. par le cap *Ottway*, que couronnent de belles forêts. La côte se dirige ensuite vers le N.-O., bordée par des falaises escarpées qui ne s'ouvrent que pour donner passage au Murray; puis elle forme les deux golfes *Saint-Vincent* et *Spencer*, séparés par la presqu'île de York, en face de laquelle s'étend l'île des *Kangurous;* c'est là aussi que se trouve la contrée connue sous le nom de *Terre de Flinders*. Dans le golfe *Spencer*, qui pénètre dans les terres jusqu'à 300 kilom., se trouve, sur la côte occidentale, le port *Champagny*, l'un des plus vastes et des plus sûrs de l'Australie. A l'O. de ce golfe se projette le cap *Catastrophe*, au delà duquel la côte, remontant vers le N., trace une courbe qui s'infléchit au S.-O.; sur cette côte, appelée *Terre de Nuyts*, parce qu'elle fut découverte par le navigateur hollandais *Nuyts* en 1627, on rencontre à l'O. l'archipel de *Nuyts* et à l'E. l'archipel de la *Recherche*, formés de bancs de sable ou de rochers. En s'avançant toujours vers l'O., on trouve la baie *Doubtfull*, où commence la *Terre de Leeuwin* ou *de la Lionne*, nom du vaisseau hollandais qui le premier aborda dans ces parages. On y remarque le port du *Roi-Georges;* puis la côte, tournant au N.-O., est dentelée par les caps *Nuyts*, d'*Entrecasteaux* et de *Leeuwin*, au delà desquels se présente la baie du *Géographe*, reconnue par Baudin; ces rivages marécageux, quoique couverts de beaux arbres, ne sont imprégnés que d'eau saumâtre. Viennent ensuite, en remontant vers le N., la terre d'*Edels*, arrosée par le *Swan-River* (rivière des Cygnes), l'île de *Rottnest* et la terre d'*Endracht* ou de *Concorde*, dont les côtes sont sablonneuses et très-basses; la baie des *Chiens-Marins*, dont l'intérieur est partagé par la presqu'île *Péron* en deux petits golfes : le *havre Freycinet* et le havre *Hamelin*. Au N. de la baie des *Chiens-Marins*, nous trouvons le cap N.-O., qui forme le côté occidental du golfe d'*Exmouth*, au delà duquel se montre le petit groupe d'îles appelé archipel de *Dampier*. Cette côte N.-O. de l'Australie, qui contient la *Terre de Witt* et la *Terre de Tasman*, est composée de dunes continues, formées d'un sable blanc que rejette la mer. La mer elle-même, près des côtes, est couverte d'herbes marines, d'araignées de mer et d'une petite mousse rougeâtre, assez semblable à des œufs de poisson. Les oiseaux et les animaux ont déserté cette plage stérile et inhospitalière; en suivant la côte vers le N.-E., et en passant devant l'archipel des *Boucaniers*, le golfe de l'*Amirauté* et jusqu'au cap *Londonderry*, même solitude, même stérilité, avec des horizons plus bizarres encore.

Après le cap Londonderry, la côte s'incline vers le S.-E. pour former le golfe *Cambridge*, qui reçoit la rivière *Victoria*, puis remonte vers le N. en se recourbant pour tracer la *Terre d'Arnheim*, que borde le golfe de *Van Diemen*, l'île *Malville*, la presqu'île *Victoria*, terminée au N.-E. par le cap *Arnheim*, qui est la limite occidentale du golfe de *Carpentarie*, point de départ de notre description côtière.

Orographie. D'après les explorations, encore bien incomplètes, de l'Australie, l'orographie paraît présenter quatre sytèmes de montagnes : le premier s'étend au N., parallèlement à la côte, du golfe de Cambridge au golfe de Carpentarie; le deuxième est celui qui longe la côte occidentale depuis la baie des Chiens-Marins jusqu'à la pointe d'Entrecasteaux; les sommets les plus élevés de ces deux chaînes principales ne dépassent pas 1,000 mètres; le troisième est celui qui parcourt l'Australie du Sud; on n'en connaît que les sommets les moins éloignés de la côte, et l'on suppose qu'il forme la ligne de partage des eaux entre la rivière Murray et les lacs intérieurs. Enfin le quatrième système est celui qui longe toute la côte orientale du cap York au cap Wilson, c'est-à-dire dans une étendue de 3,000 kilom. Ce groupe, le plus important de ceux que nous avons énumérés, renferme les *Montagnes-Bleues*, qui parcourent la Nouvelle-Galles du Sud et se composent de masses parallèles présentant l'aspect de murailles. Observées de Sydney, elles offrent un rideau bleuâtre peu élevé au-dessus de l'horizon, ce qui leur a valu le nom qu'elles portent; à mesure qu'on approche de leurs bases, on aperçoit moins de régularité dans leurs crêtes, on distingue quelques cimes plus hardies, et leur couleur, devenue plus sombre, indique une constitution aride et sauvage. Des pics gigantesques, des ravins profonds, des précipices insondables découpent le versant occidental; peu de passages praticables permettent de franchir ces monts escarpés.

Le granit, de composition quartzifère et souvent uni à des masses de roches métamorphiques, constitue principalement l'ossature de ces montagnes, qui renferment aussi du porphyre, de la serpentine et du jaspe rouge; le basalte abonde et les roches siliceuses s'étendent sur une région considérable des Mon-

tagnes-Bleues, et forment le sous-sol de Sydney. Les richesses minérales sont incalculables et très-variées : la houille est très-abondante sur plusieurs points; le soufre et l'alun sont vomis par le cratère du mont *Ouingen;* au N. du port Macquerie s'élèvent des montagnes entières de minerai de fer très-magnétique; de nombreuses mines de cuivre et de plomb sont exploitées depuis 1845, et jamais on n'a connu de gisements aurifères aussi riches que les *placers* de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria. Un chiffre donnera une idée de l'importance des mines de l'Australie : ce pays a envoyé en Europe, de 1851 à 1855, la somme de 1 milliard 50 millions de francs.

Hydrographie. L'intérieur du continent australien ayant été encore peu exploré, la plupart de ses rivières sont inconnues; néanmoins, on peut dire dès à présent que cette contrée est mal pourvue d'eau. Beaucoup de rivières de l'intérieur se perdent dans les sables; d'autres sont sujettes à d'immenses débordements dans la saison des pluies, et dans la saison sèche se réduisent à de maigres filets d'eau ou plutôt à un réseau de lagunes ou de flaques d'eau saumâtre. Celles qui descendent du revers oriental des Montagnes-Bleues ne sont que des torrents, dont le plus considérable est le *Hawkesbury*, qui coule dans un ravin de 50 mètres de profondeur, et dont les eaux s'élèvent dans les crues à 25 mètres au-dessus de son niveau ordinaire. Parmi celles qui descendent du revers occidental de la même chaîne, la plus importante est le *Murray*, qui coule de l'E. à l'O. et qui se grossit du *Lochlan*, du *Murrumbridge* et surtout du *Darling*, qui vient du N.-E., et qui paraît avoir un cours de 1,000 kilom. Ajoutons à cette courte nomenclature la rivière *Victoria*, qui se jette dans le golfe de Cambridge, et les rivières *Robinson*, *Martow*, *Albert* et *Lind*, qui se jettent dans le golfe de Carpentarie. L'opinion d'abord accréditée sur la configuration intérieure de l'Australie, supposait ces vastes contrées occupées par un massif de montagnes hautes et abruptes; mais, d'après les relations des derniers voyageurs, le centre de ce continent forme une grande dépression, occupée partie par un désert de sable, partie par un lac salé, vestige d'une mer de date relativement récente; on y rencontre aussi de grands cours d'eau, entre lesquels s'étendent de vastes plaines fertiles où la terre n'attend que la main de l'homme pour prodiguer ses richesses.

Climat. Deux particularités remarquables caractérisent le climat de l'Australie : ce sont de longues sécheresses, qui règnent éventuellement et se prolongent pendant l'année entière, au point de faire cesser toute végétation; puis arrivent des pluies excessives, qui diminuent progressivement de mois en mois jusqu'à ce qu'elles cessent pendant un certain temps; c'est, en second lieu, la transition brusque et rapide du chaud au froid qui fait quelquefois déplacer la colonne thermométrique de 20 degrés en une heure. Ce dernier phénomène a pour cause le changement subit du vent. En dehors de ces considérations, cette contrée a des saisons qui répondent à celles de la partie méridionale de l'Afrique et de l'Amérique; elles sont l'inverse de celles de l'Europe. L'été correspond à notre hiver et le printemps à notre automne. La température est beaucoup moins élevée dans l'intérieur que sur les côtes, et les hivers y sont beaucoup plus rigoureux; le printemps est caractérisé par d'épais brouillards, des nuits froides, mais des jours tempérés; l'été se fait remarquer par de fortes brises qui durent plusieurs jours; les matinées et les soirées, dans cette saison, ont le même charme que dans le midi de l'Italie, mais la chaleur est accablante vers le milieu du jour. La température de l'air, au mois de décembre, fait monter le thermomètre à 46 degrés centigrades; on a vu les forêts et les herbes prendre feu; le vent N.-O., semblable au simoun africain, brûle la terre et la réduit en poudre; l'automne est marqué par des pluies qui, toujours très-abondantes, grossissent les rivières, dont les eaux, prodigieusement accrues et rapidement écoulées, déposent un limon fertile. L'hiver, moins rigoureux que dans les pays septentrionaux, est cependant plus rude que ne paraît le comporter la latitude de ce pays : les nuits sont très-froides, les gelées blanches ordinaires, et de terribles ouragans bouleversent les mers; la neige couvre quelquefois le sol pendant plusieurs jours. Malgré ces anomalies et ces inconvénients, le climat est très-salubre et très-favorable à la multiplication de l'espèce humaine vers la partie méridionale : les maladies endémiques sont inconnues, et souvent ceux qui arrivent dans les colonies anglaises avec une santé délabrée recouvrent bientôt leurs forces et parviennent à un âge avancé.

Règne végétal. Parmi les nombreux végétaux qui appartiennent exclusivement à cette île, et que nous ne pouvons décrire ici, nous citerons : l'*eucalyptus*, genre qui compte plus de cent espèces, dont fait partie l'*eucalyptus robusta*, arbre gigantesque qui atteint une hauteur de 60 mètres sur une circonférence de 10 à 12; le *casaruina* au bois dur et compacte; le *banksia*, l'*apium prostratum*, etc. Sur les plages vaseuses du nord croissent le *bruguiera* et les lianes des climats chauds; en descendant du 11e au 25e degré, on trouve les gigantesques pins de Norfolk et les cèdres de l'Australie; çà et là s'élèvent les tiges roides des *xanthorea*, et les prairies humides sont émaillées par une charmante liliacée nommée *blandfortia nobilis*. Toutefois, un grand nombre de plantes d'Europe se trouvent dans la Nouvelle-Hollande. Presque toutes les espèces de grains y réussissent et sont en général d'excellente qualité; le maïs, le tabac, le coton, le café et la plupart des végétaux et des légumes de l'ancien continent ont pris possession du sol dans toutes les régions où l'on a essayé de les cultiver. Le raisin et l'olive comptent parmi les produits importants, surtout dans la Nouvelle-Galles du Sud, où de vastes vignobles donnent un vin très-estimé.

Règne animal. Si la flore imprime à l'Australie une physionomie spéciale, le règne animal lui en donne une plus étrange encore. La faune de ce pays ne comprend en effet ni pachydermes ni ruminants, et le caractère propre de ses animaux, c'est une double poche ou la *marsupialité*. Trois animaux seulement sont dépourvus de cet organe : le phoque, une roussette de la région intertropicale, et le chien. Tous les mammifères de ce continent mériteraient une description spéciale; nous nous bornerons à nommer quelques espèces : les kangurous, les potorous, le pétauriste, l'halmature, qui se rapproche beaucoup des kangurous; les péramèles, qui ressemblent aux sarigues; le thylacine, de la taille et de la forme du loup, etc. Mais ces animaux à poche, malgré la singularité de leur conformation, sont encore moins extraordinaires que l'ornithorhynque et l'échidné, créatures apocalyptiques, qui renversent tous les systèmes admis sur l'histoire naturelle. L'ornithorhynque a le corps couvert de poil, un bec de canard, des pieds garnis d'ergots venimeux et pond des œufs.

L'ornithologie est tout aussi surprenante : les perroquets, les merles et beaucoup d'autres passereaux, ne pouvant tirer leur nourriture des fruits dont les forêts sont privées, obligés de pomper le suc des fleurs, ont à l'extrémité de la langue des faisceaux de papilles qui ressemblent à un pinceau; les gallinacés manquent; les cygnes ont le plumage d'un très-beau noir; les kakatoès, blancs partout ailleurs, ont en Australie le plumage du corbeau. Citons encore le menure, le scytrops, le loriot prince-régent et le moucherolle crépitant. Divers reptiles plus ou moins dangereux pullulent dans la Nouvelle-Hollande : l'agame hérissé, les scinques, le phyllure, dont la queue s'élargit en forme de spatule; des pythons de grande taille, le serpent-fil, qui, dit-on, occasionne la mort en moins de quelques minutes, et enfin, le plus redoutable de tous, l'acantophis-bourreau ou serpent noir. Pour compléter cette faune curieuse, ajoutons les tortues bleues, qui abondent sur les côtes de l'Australie, et les crabes bleus, qui sont d'une rare beauté. Ces singularités nous paraissent tellement de nature à piquer la curiosité du lecteur, que nous n'hésitons pas, au risque de nous répéter, à donner ici les détails suivants, que nous empruntons à M. W. Ullathorne :

« L'Australie, dit cet auteur, est aux antipodes de l'Europe, non-seulement par sa position géographique, mais encore sous beaucoup d'autres rapports. La nature y offre une foule de bizarreries qui, aux yeux d'un Européen, semblent tout à fait imaginaires. L'été règne dans ce pays pendant que nous avons ici l'hiver. Le baromètre monte en général avant la pluie, et lorsqu'il descend, c'est un indice de beau temps. Les cygnes y sont tous noirs et les aigles blancs. On y voit aussi une espèce de taupe ovipare qui allaite ses petits, mais qui a un bec de canard. Les chiens de la Nouvelle-Hollande ont la tête du loup, la taille du renard et n'aboient jamais. Il y a un oiseau dont la langue a la forme d'un balai; un poisson dont la moitié du corps appartient au genre *kaia*, et l'autre moitié au genre *squale*. La morue se pêche dans les rivières et la perche dans la mer. On voit des serpents ailés, des poissons qui déploient des ailes larges et tachetées comme celles d'un oiseau et les replient à la manière des chauves-souris. L'ortie s'élève à la hauteur d'un grand arbre, tandis que les peupliers ne dépassent pas la taille d'un petit arbuste. L'humble fougère porte des tiges de 20 à 25 pieds, et étend horizontalement ses branches, larges de 5 à 6 pieds, en forme de parasol. L'émus, ou casoar, est un oiseau gigantesque comme l'autruche, et, au lieu de plumes, sa peau est couverte d'une espèce de poil. Un oiseau imite le sifflement et le bruit du fouet d'un cocher; le gosier de l'autre rend un son clair comme celui d'une cloche d'argent. Celui-ci reproduit le cri plaintif d'un enfant; celui-là un bruyant éclat de rire. La plupart des arbres perdent annuellement leur écorce, et les feuilles demeurent perpétuellement sur les branches, etc. Les bizarreries et les singularités dont la nature semble se faire un jeu dans ce pays ont tellement déconcerté le célèbre naturaliste allemand Blumenbach, la première fois qu'elles furent l'objet de ses recherches, qu'il ne pouvait se persuader que la formation de cette terre dût remonter à la création du globe. Aussi, pour se tirer d'embarras et s'expliquer à lui-même l'existence de l'Australie, appela-t-il à son secours, suivant l'usage des naturalistes en pareil cas, quelque comète égarée qui était venue se perdre dans la mer du Sud. Mais, depuis, des géologues ont examiné la chose de plus près, et ont rencontré ici des traces du déluge plus abondantes encore que dans les autres pays. Deux d'entre eux ont même été plus loin, et n'ont pas craint d'avancer que les eaux du déluge avaient séjourné dans cette contrée plus longtemps qu'ailleurs, avant de se retirer enfin sous les glaces des pôles. »

Quant à la population indigène, c'est la plus sauvage du globe, celle où l'homme est le plus voisin de la brute. Les Australiens, moins noirs que les nègres d'Afrique, ont le teint fuligineux, la boîte osseuse assez ronde, le front bas et fuyant; l'angle facial, qui, chez l'orang-outang, varie de 62 à 65 degrés, ne dépasse pas 66 degrés chez les Australiens. Leurs membres sont grêles, longs et velus. Ces peuples sont stupides, voleurs, vindicatifs et anthropophages; les deux sexes sont nus et ignorent complétement la pudeur; ils se construisent, avec des écorces et des branches d'arbres, des huttes qui ont la forme d'un four; le feu est placé à l'ouverture, tandis que la fumée et les ordures restent dans l'intérieur : c'est là qu'ils dorment pêle-mêle, comme des renards dans leurs tanières. Leurs armes seules prouvent qu'ils sont doués d'intelligence; ce sont des javelots qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, le beaumerang, espèce de lance à double pointe; le womeria, sorte d'arc ou bâton recourbé qui sert à lancer le beaumerang, et enfin les waddis ou casse-têtes. Toutefois, c'est moins peut-être l'intelligence qui leur manque que la faculté d'être attentifs et de mettre de la suite dans leurs idées. On dit qu'ils ont beaucoup de rapports avec les Papous de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel Indien. A l'âge de quinze ans à peu près, les garçons subissent le *gna-noung*, opération qui consiste à percer la cloison du nez pour y passer un morceau d'os ou de bois, ce qui constitue leur émancipation; alors, ils peuvent se choisir une femme. En vain on a essayé d'amener ces peuplades à des idées de civilisation, en vain les philanthropes des colonies anglaises ont formé des associations dans le but d'adoucir les mœurs de ces sauvages; jusqu'à ce jour les Australiens se sont montrés rebelles à tout progrès; ils n'ont adopté qu'un goût désordonné pour les liqueurs fortes. Ils tirent leur nourriture de la chasse, de la pêche et de quelques rares racines que dédaigneraient nos animaux domestiques. Ils sont divisés en tribus de trente à cinquante personnes, dont chacune a son chef et occupe un territoire de vingt à quarante milles carrés. Ils ne peuvent pas franchir ces limites, ni chasser sur les terres d'une autre tribu; cette violation équivaudrait à une déclaration de guerre. Ces peuples sont anthropophages; il n'y a pas à en douter, et M. W. Ullathorne s'en est assuré par leur propre aveu. Ils n'ont ni temples ni idoles, mais ils sont fort superstitieux et redoutent beaucoup les mauvais génies. Ils se réunissent dans les bois pendant la pleine lune pour célébrer des danses religieuses appelées *corobarus;* ils y font des simulacres de combat et imitent l'allure naturelle du kangurou et de l'émus. Ils croient à la sorcellerie et à la métempsycose; car ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres reparaissent autour d'eux sous la forme d'animaux, ou qu'elles animent les corps des blancs venus d'Europe. On n'a pas encore pu découvrir d'une manière bien précise qu'elles idées ils se forment d'un Être suprême ou de la providence divine et d'une vie future; il est fort difficile de les décider à s'expliquer sur leurs croyances religieuses. Pour de plus amples détails sur ces peuplades primitives, consulter les relations de voyage de Dumont-d'Urville, d'Arago, etc.

Histoire de la découverte et de la colonisation de l'Australie. Disons maintenant quelques mots sur la découverte et la colonisation de ce pays étrange, terre des créations monstrueuses. La côte d'Australie fut observée pour la première fois en 1606, par le navire hollandais le *Duyfhen*, chargé d'explorer les îles de la Nouvelle-Guinée. Peu après, 1607, les navigateurs espagnols Pedro-Fernandez et Luis de Torres entreprirent un voyage de découvertes; ce dernier traversa le détroit qui porte son nom et aborda au cap York, mais avec la persuasion qu'il ne voyait autour de lui que quelques îles de peu d'étendue. En 1628, les Hollandais, en naviguant d'Europe à Batavia, reconnurent la Terre de Witts et le golfe de Carpentarie; en 1642, Abel Tasman découvrit la Terre de Van Diemen, qui passa jusqu'au siècle dernier pour être une partie de l'Australie. Dans ses trois voyages, le capitaine Cook explora la côte orientale de l'Australie; d'autres navigateurs anglais, Bass, Flinders et Grant, poursuivirent ces découvertes, qui furent complétées en 1805, par notre compatriote, le capitaine Baudin. Alors les voyageurs essayèrent de pénétrer dans l'intérieur des terres : Hovell en 1813, Hume en 1824, Cunningham de 1827 à 1844, Leichard et Kennedy de 1844 à 1848, etc., etc. Mais aucun de ces intrépides pionniers de la science n'était encore parvenu à traverser le continent australien du N. au S.; cet honneur était réservé à l'infortuné Burke, à Wills, et, en 1863, au courageux Mac Douall Stuart, dont la société de géographie de Londres vient de publier les rapports.

L'Australie comprend aujourd'hui cinq colonies :

Nouvelle-Galles du Sud	cap. Sydney	231,088	hab.
Victoria	— Melbourne	77,345	—
Australie du Sud....	— Adélaïde..	67,540	hab.
Australie occidentale..	— Perth...	6,967	—
Australie du Nord...	— Victoria..	70,054	—

L'origine de la colonisation anglaise de l'Australie date de l'établissement pénitentiaire fondé en 1788, sous la direction du capitaine Philipp, à Port-Jackson. Mais, malgré la fertilité admirable des terres découvertes aux environs de Sydney, malgré la gratuité du passage que le gouvernement anglais octroya aux premiers émigrants, auxquels on accordait des lots de terrain, la source impure qui alimentait la population de cette colonie naissante détournait les colons paisibles et honnêtes. Cependant, le capitaine Mac-Arthur, un des premiers concessionnaires, ayant acheté quelques moutons pour le ravitaillement de la colonie, remarqua que la toison dure et grossière de ces animaux devenait, en peu de temps, fine et douce, sous l'influence du climat tempéré de l'Australie. A cette époque, l'Angleterre tirait de l'Espagne, à prix d'or, toute la laine fine nécessaire à ses manufactures; aussi, l'observation de Mac-Arthur fut toute une révélation. En 1803, il fit un voyage en Europe, d'où il ramena un troupeau de bêtes choisies et les ouvriers qui lui étaient indispensables. Ce premier essai fut couronné d'un succès complet; mais, malgré les efforts de certains hommes qui comprenaient, comme Mac-Arthur, le bel avenir réservé aux établissements australiens, la colonie se développait avec lenteur; la confiance manquait. L'arrivée de Thomas Brisbane, nommé gouverneur en 1822, donna une impulsion toute nouvelle aux entreprises coloniales de cette contrée. Jusqu'à ce moment, Sydney n'avait été, aux yeux du gouvernement et du peuple, qu'un dépôt pénitentiaire, où l'on retenait même les *convicts* libérés par des avantages qui les faisaient rester aux antipodes; on fit alors connaître en Angleterre que de vastes surfaces étaient libres pour la colonisation, dans une contrée riche, fertile, où les troupeaux se multipliaient et s'amélioraient d'une façon prodigieuse; la terre fut offerte gratuitement à tous les cultivateurs qui voudraient émigrer, sous la seule réserve qu'ils posséderaient 12,500 fr. pour les premiers frais d'établissement. Les émigrants n'avaient que la jouissance temporaire du sol, le gouvernement se réservait de reprendre le fonds, si l'intérêt général l'exigeait. On vit alors (1826) se former une compagnie d'agriculteurs qui obtint une concession de 400,000 hectares à *Port-Stephen*, à 150 kilom. au N. de Sydney. Les habitants de cette ville, négociants et médecins, officiers et hommes de lettres, ne songèrent plus qu'à obtenir des concessions pour l'élève des troupeaux. D'immenses étendues de terrain propre au pâturage s'étendaient au delà des Montagnes-Bleues et étaient disponibles; la garantie pécuniaire d'un capital ne fut bientôt plus exigée, et les colons s'étendirent avec une rapidité merveilleuse sur les plateaux récemment découverts. Tous ces colons, francs tenanciers de la couronne, étaient désignés sous le nom de *settlers;* plus tard, la jalousie des négociants et des industriels des villes leur donna, par mépris, le titre de *squatters*, par lequel on désigne, dans l'Amérique du Nord, les pionniers qui défrichent les terres inoccupées. Le mot *squatter*, introduit dans le langage colonial et officiel, désigne donc le propriétaire de troupeaux qui ne fait que parquer ses bestiaux sur les terres dont il a obtenu la concession; la surface du terrain dont les herbages lui appartiennent est son *run;* au centre, il se construit une maison où il réside, c'est son *home*, sa station principale; quand l'accroissement de ses troupeaux l'exige, il se crée des succursales, des stations annexes où résident des bergers, ses serviteurs. Malgré le voisinage de tribus hostiles, malgré les vols et les déprédations des batteurs de buissons (*bushrangers*), *convicts* échappés ou aventuriers sans ressources, les squatters réalisaient de beaux bénéfices, et, comme on découvrait chaque jour de nouveaux districts aux gras pâturages, la terre ne manquait à personne, et les nouveaux venus en trouvaient encore de disponible. Le *squattage* avait donc ses coudées franches. Cependant, afin d'affirmer le droit de propriété de l'État, et pour créer des ressources au budget local, il fut résolu, en 1831, que le droit de concession serait soumis à une redevance annuelle de 250 fr. par *station*, l'étendue de chaque station étant calculée à raison de 4 hectares par tête de mouton. Mais, comme dans la pratique on s'aperçut bientôt que ces restrictions étaient plus vexatoires qu'utiles, il fut établi, avec la sanction du parlement anglais, que les terres dont les émigrants voudraient avoir l'entière propriété, leur seraient vendues à raison de 15 fr. l'hectare. Ces dispositions donnèrent une existence légale aux squatters, qui se trouvèrent bientôt, et sont restés depuis, à la tête de la colonie. Pendant la période de 1830 à 1840, les plaines fertiles qui bordent le golfe Spencer et le port Philipp, furent découvertes; on fonda les villes de Melbourne et d'Adelaïde, et l'industrie pastorale prit un développement prodigieux. Alors, la spéculation intervenant, le prix des terres fut porté à un chiffre exorbitant; en même temps survint une baisse générale dans le prix de la laine; de là des embarras financiers qui compromirent momentanément l'existence de cette colonie, jusqu'alors si prospère; mais le génie commercial de la race anglo-saxonne découvrit de nouvelles ressources : on fit bouillir la viande pour en

extraire le suif, on utilisa les cornes et le cuir des animaux abattus, et ces objets ont pris, depuis cette époque, une place importante dans les productions de la colonie. Puis le gouvernement anglais, qui sait toujours comprendre ses intérêts, fit de nouvelles concessions aux colons; il accorda, en 1843, un gouvernement représentatif à l'Australie, et les *squatters*, qui étaient déjà les seigneurs du pays, entourèrent le gouverneur, remplirent tous les conseils, et formèrent à peu près seuls le parlement colonial. Leur puissance était si bien établie, qu'à cette époque, un navire arrivant à Sydney avec un chargement de *convicts*, fut repoussé par la population tout entière, et le cabinet de Saint-James, craignant pour l'Australie ce qui était arrivé au siècle dernier pour l'Amérique, se résigna à déporter ses malfaiteurs dans une autre île des antipodes.

La découverte des terrains aurifères de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria produisit une nouvelle crise plus dangereuse que la première : les bergers abandonnèrent les propriétaires pour se livrer à la recherche de l'or; de nouveaux émigrants se ruaient, il est vrai, de toutes les parties du monde sur l'Australie, mais les *placers* seuls occupaient les nouveaux venus, et, au milieu de cette affluence inouïe d'aventuriers, les bras manquaient pour l'élève du bétail et la culture des terres. En outre, les chercheurs d'or, après avoir acquis en quelques mois, sur les champs aurifères, une fortune considérable; les marchands et les marins, après s'être enrichis par le commerce et l'industrie, aspiraient à devenir propriétaires d'un champ, d'une maison; or, les *squatters*, occupant par leurs nombreuses et vastes stations la plus grande partie des terres, ne voulaient pas s'en dessaisir pour les livrer à la culture; de là un conflit qui faillit dégénérer en lutte ouverte. Le 28 août 1860, la populace, poussée par des hommes turbulents, envahit le palais du corps législatif de Melbourne, alors en séance. Ces excès produisirent une réaction salutaire; les citoyens paisibles, constitués en milice, firent reculer la foule ameutée, et rétablirent l'ordre. Puis on procéda, dans les parlements des diverses provinces, à une organisation et à un système de concessions plus conformes aux intérêts généraux. Les droits du *squattage* furent restreints; le gouvernement se réserva le droit de vendre les terres propres à la culture; les terres furent cadastrées, et tout colon peut, aujourd'hui, choisir un lot, à sa convenance, de 30 à 160 hectares, et l'acquérir au prix fixé. De plus, les acquisitions faites par le même individu ne doivent pas dépasser, chaque année, une étendue déterminée. Ces mesures restrictives ont pour but d'empêcher l'accaparement des terres vacantes dans le voisinage des villes. N'oublions pas de dire que les immigrants nouvellement débarqués reçoivent 12 hectares à titre gratuit; les soldats et les marins qui ont quitté le service militaire, 20 hectares; enfin, les officiers de l'armée de terre et de mer ont une remise d'un tiers sur le prix d'achat. Telle est, en resumé, l'organisation actuelle des quatre principales provinces, Nouvelle-Galles du Sud, Terre de la Reine, Victoria et Australie méridionale. L'Australie occidentale, qui ne jouit pas encore d'un gouvernement représentatif, a conservé les anciennes coutumes; mais le mouvement est donné : cette dernière colonie suivra bientôt ses aînées dans la voie du progrès, et l'Australie, attaquée à la fois par les quatre points cardinaux, sera bientôt un nouveau continent arraché à la barbarie et conquis tout entier à la civilisation.

La prospérité, toujours croissante, des établissements anglais en Australie, ne saurait être mieux démontrée que par le tableau suivant, qui présente la statistique de 1861, la dernière publiée. Rien de plus éloquent que ces chiffres, surtout quand on songe qu'ils expriment le résultat obtenu après soixante-dix ans de colonisation.

Les cinq provinces australiennes ont versé, en 1861, trente-six millions de kilogrammes de laine sur le marché européen; elles possédaient :

	Chevaux.	Gros bétail.	Moutons.
Nouvelle-Galles du Sud.......	233,000	2,272,000	5,615,000
Victoria.......	76,000	716,000	5,781,000
Australie méridionale.......	53,000	265,000	3,038,000
Australie occidentale.......	11,000	34,000	280,000
Terre de la Reine.	29,000	560,000	4,093,000
Totaux....	402,000	3,847,000	18,807,000

Religion. Depuis longtemps déjà on a signalé l'absence du sentiment religieux chez les habitants de l'Australie. Cependant, il n'est pas parfaitement prouvé que cette race dégradée n'ait pas quelque notion d'un Etre suprême. Ainsi, la tribu de Wellington, par exemple, croyait positivement à l'existence d'une divinité appelée *Baiamai*, vivant dans une île située dans la grande mer de l'est. Elle se nourrit de poissons, qui sortent de l'eau à son appel. Quelques naturels la considèrent comme ayant créé toutes choses, tandis que d'autres, au contraire, attribuent la création du monde à son fils *Burambin*. Lorsque les missionnaires vinrent s'établir à Wellington, les naturels avaient l'habitude de se réunir une fois par année pour exécuter des danses et des chants en l'honneur de *Baiamai*. Mais ce simulacre de cérémonie religieuse ne tarda pas à tomber en désuétude. Les hymnes chantés à cette cérémonie se transmettaient de tribu à tribu. Donnons encore quelques détails sur cette théogonie élémentaire. *Baiamai* avait un frère, nommé *Dararwirgal*, qui habitait l'extrémité de l'Occident. Ce *Dararwirgal* semble avoir joué, par opposition à *Baiamai*, le rôle d'un mauvais principe, parce que la tribu en question pense que c'est lui qui a introduit la petite vérole dans la Nouvelle-Hollande. Enfin, elle admet aussi l'existence d'anges appellés *Balumbal*, qui habitent une grande montagne, située très-loin du côté du sud-est, et qui se nourrissent de miel. Ce sont des êtres supérieurs, de couleur blanche, et dont les fonctions sont de faire le bien.

On voit donc, par ces quelques détails, que les notions d'entités extra-humaines ne font pas absolument défaut aux habitants de l'Australie. On pourrait penser, il est vrai, que ces croyances rudimentaires sont d'une origine assez récente, et qu'elles sont dues aux rapports des naturels avec les Européens; mais la répugnance très-caractéristique qu'ont les Australiens à adopter nos mœurs, nos coutumes, notre religion, ne vient guère à l'appui de cette supposition. Cependant elle n'est pas absolument invraisemblable. Mais il est une autre divinité australienne qui est incontestablement autochthone et aborigène; c'est celle qui porte le nom de *Wandong*, dans le dialecte de Wellington, et que les blancs ont fait regarder aux Australiens comme un véritable diable. Ce *Wandong* n'a jamais été de leur part l'objet d'un véritable culte; à son nom se rattachent seulement un assez grand nombre de pratiques superstitieuses, ayant pour base la crainte. *Wandong* est un nègre d'une taille surhumaine et d'une force proportionnelle. Il rôde la nuit à travers les forêts, autour des campements des Australiens, cherchant à surprendre quelque traînard isolé, pour le saisir et le dévorer, après l'avoir fait rôtir. C'est à *Wandong* qu'est attribuée la cause de tous les maux qui frappent les indigènes. Toute maladie est déterminée par une morsure de *Wandong*. Personne ne peut apercevoir ce démon malfaisant, à l'exception des *nuyargirs* ou conjurateurs, qui prétendent même avoir la puissance de le tuer, en ayant soin d'ajouter prudemment qu'il ressuscite toujours. Le feu préserve de ses atteintes redoutables.

Ce démon se retrouve sous d'autres noms, et avec des attributions légèrement différentes, chez diverses autres tribus de l'Australie. Ainsi, chez la tribu de la rivière de Hunter, il est appelé *Koin* ou *Koen*. *Koin* apparaît également pendant le sommeil des noirs, et dévore la victime qu'il a saisie, après l'avoir préalablement étranglée. Peut-être, d'après certains détails merveilleux rapportés par les naturels, *Koin* n'est-il pas autre chose au fond qu'une personnification du cauchemar, accident auquel les naturels sont fréquemment exposés à cause de l'énorme quantité de nourriture qu'ils absorbent, et des digestions laborieuses qui en sont le résultat inévitable. Sur les bords de la rivière Murga, ce démon est appelé *Tulugal*. D'après une description faite par un naturel à M. Hale, attaché à la grande expédition des Etats-Unis, *Tulugal* est un nègre de haute stature, aux cheveux grisonnants, aux jambes très-longues, aux bras courts. Cet être fantastique a une femme à l'avenant, qui a pour principale fonction de dévorer les petits enfants. On voit que nous tombons dans le *croquemitaine*, mais dans le croquemitaine interprété d'une façon caractéristique par un peuple lâche, féroce et abruti. Quant à l'âme, les opinions varient. Plusieurs tribus sont entièrement matérialistes et pensent que, lorsque l'homme meurt, il périt tout entier et que rien ne reste de lui; d'autres tribus, au contraire, sont d'avis qu'au cadavre survit un principe immatériel qui demeure, il est vrai, sur la terre, où il affecte des formes assez analogues à celles des *lémures* et des *larves* des anciens, ou bien où, par suite d'une véritable métempsycose, il vient animer le corps d'un oiseau ou de toute autre créature inférieure. Mais la croyance la plus étrange est assurément celle qu'on retrouve à Port-Stephens et à la rivière des Cygnes, deux endroits séparés par toute la largeur du continent australien. Ces tribus pensent que la race blanche n'est pas autre chose que *le revenant*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de la race noire; chaque nègre, après sa mort, s'en va dans une contrée éloignée, où il subit la transformation indiquée. Aussi, lorsque les naturels de ces parages aperçoivent un Européen présentant quelque ressemblance avec un de leurs parents ou amis récemment décédés, ils pensent fermement qu'ils l'ont devant les yeux, et vont même jusqu'à lui donner le nom du défunt.

Etat social. Les habitants de l'Australie ne possèdent aucune institution, si élémentaire qu'elle soit, qu'on puisse qualifier du nom de gouvernement. C'est là un fait si rare, même chez les peuplades les plus sauvages, qu'il est important de le constater, lorsqu'on le rencontre par hasard. Ainsi, M. Hale, dont nous avons déjà parlé, et qui a donné sur l'Australie de précieux renseignements, affirme que, dans le dialecte de la tribu de *Wellington*, il n'existe pas de termes voulant dire *commander* ou *obéir*. Du reste, la vie sociale n'existe pas, à proprement parler. Chaque famille vivant isolée et d'une manière indépendante suffit elle-même à ses propres besoins, qui sont, d'ailleurs, très peu compliqués. La guerre, les cérémonies religieuses et les assemblées de réjouissances sont les seuls liens qui rattachent entre eux ces groupes épars, et qui leur donnent accidentellement l'occasion de se réunir. Ils ne constituent même pas, à proprement parler, de véritables tribus, bien qu'on se serve, faute de mieux, de ce mot pour désigner des agglomérations non homogènes de familles et même d'individus isolés. Ce défaut de cohésion est tel que souvent des familles, que leurs affinités de dialectes, de race, de parenté même, devraient rattacher l'une à l'autre, se combattent entre elles. Cependant, comme nous l'avons déjà indiqué, ils possèdent un système social particulier, réglé par des coutumes et des traditions dont ils ignorent eux-mêmes l'origine, et auxquelles ils se conforment, apparemment parce qu'ils n'ont aucune idée d'un autre mode d'existence, ou bien parce que tout changement, toute révolution serait repoussée par la réprobation universelle. Parmi les principaux actes qui constituent cette organisation sociale, nous citerons comme les plus importants et les plus caractéristiques, l'initiation que subissent les jeunes garçons lorsqu'ils atteignent l'âge de puberté, initiation sur laquelle Dumont-d'Urville et Arago nous ont donné de très-curieux détails; la cérémonie du mariage, qui comporte la polygamie et repose sur le droit de la force brutale; la déclaration de guerre, qui est soumise à des règles tout aussi rigoureuses que celles de notre droit des gens; ajoutons que ces guerres sont très-multipliées, à cause de l'idée absurde qu'ont les naturels que personne ne meurt de mort naturelle, que tout décès est le résultat d'un crime : de là des vengeances sanglantes et interminables.

AUSTRALIEN, IENNE s. et adj. (ô-stra-li-ain, i-è-ne — rad. *Australie*). Géogr. Habitant, habitante de l'Australie; qui appartient à l'Australie ou à ses habitants : *Les laines* AUSTRALIENNES *sont plus douces, plus fines que celles d'Afrique, elles ont plus de nerf et sont plus estimées; leur supériorité résulte de la race, qui est belle et homogène.* (***) *En* 1789, *des baleiniers anglais, pêchant dans les mers du Sud, capturèrent un navire espagnol qui conduisait au Pérou trente bêtes mérinos de pure race et choisies parmi les plus beaux troupeaux d'Espagne : telle est l'origine des célèbres laines* AUSTRALIENNES. (Bernis.)

— *Langues australiennes*, langues parlées chez les peuples de l'Australie.

— **Encycl.** *Langues australiennes.* On a fort peu de renseignements philologiques sur les langues de la Nouvelle-Hollande et des îles environnantes, à cause de l'abrutissement des races qui les habitent et de leur nombre excessivement restreint. D'après Adelung, les indigènes n'appartiennent pas tous à la même souche ethnologique et philologique; on remarque, en effet, une grande différence entre les quelques mots recueillis de côté et d'autre par les voyageurs, à diverses époques; mais ces différences isolées ne sont cependant pas concluantes. On a observé que la négation *aipa*, non, était identique a la négation de l'idiome de Tahiti, ainsi que l'article *te.* D'un autre côté, on a constaté l'existence d'un certain nombre de mots malais. Parmi les voyageurs qui ont recueilli quelques vocabulaires pouvant aider à établir des essais d'études comparatives, nous citerons : La Billardière, Cook, Sydney Parkinson, King, Forster, John Hunter, David Collin, etc. D'après ces documents élémentaires, on a provisoirement partagé les langues australiennes en deux idiomes typiques : 1° le dialecte parlé par les tribus de la Nouvelle-Guinée, et offrant quelques affinités avec le malais; 2° le dialecte usité dans l'île de Moïse, non loin de la côte septentrionale de l'Australie. Balbi dit : « Cette langue paraît s'éloigner plus que les autres, dans ses racines, des principaux idiomes de cette famille. » Voici, comme échantillon, quelques mots recueillis sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande : *Dunio*, père; *te*, le; *poapoa*, terre; *kerre*, *kirre*, ciel; *were*, mauvais; etc., etc. Quant aux langues de l'Australie proprement dites, on distingue celles des peuples suivants : les tribus qui habitent sur les bords du Hawkesburg et dans les environs de Sydney. Leur idiome n'est pas désagréable; il ne possède pas les articulations répondant aux sons *s* et *v* de l'alphabet anglais; les tribus errant non loin de Port-Stephen, du lac Wallis, du Hasting, de la baie de la Verrerie, de l'Endeavour-Parkinson, de Port-Western, de Lachlans-Oxley, etc., parlent, suivant certains auteurs, des langues n'offrant entre elles presque aucune analogie, et n'étant pas assimilables à une souche étrangère quelconque.

Cependant, au dire d'autres philologues qui ont étudié les différents idiomes parlés dans l'Australie, ces idiomes, contrairement à l'opinion d'Adelung, peuvent être considérés comme des dialectes dérivant d'une langue commune. Parmi les nombreux points de contact qu'ils offrent entre eux, nous citerons ces coïncidences concluantes : identité ou du moins analogie dans les racines pronominales, uniformité de construction, existence universelle du nombre duel, grands rapports de lexique. Le capitaine Grey et le révérend M. Threlked en concluent avec raison que tous ces dialectes doivent être groupés autour d'une souche commune, de même que toutes les tribus disséminées qui les parlent doivent être ramenées à une même famille anthropologique.

MM. Teichelmann et Schüerman ont composé un travail très-intéressant sur un des principaux dialectes australiens, celui qui est en usage dans la partie méridionale de cette île immense, à peu de distance d'Adélaïde. Nous allons, d'après eux, esquisser rapidement l'aspect que présente l'organisme de ce dialecte, afin de donner au lecteur une idée caractéristique et générale des idiomes australiens. Les principales articulations que l'on rencontre dans ce dialecte peuvent être représentées assez exactement par nos lettres, *b*, *d*, *g*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t*, *y*. On remarque l'absence de la labiale aspirée *f* et des sifflantes. Tout mot doit se terminer par une voyelle. Un son particulier à l'australien est celui qu'on essaye de représenter ordinairement par le groupe *ng*. Le mécanisme de la langue est assez perfectionné; la plupart de nos *parties du discours* s'y retrouvent avec des fonctions analogues. Les substantifs se distinguent en primitifs, comme *meyu*, homme; *nanto*, kangourou; en dérivés, comme *bakkebakketi*, couteau, formé par réduplication du verbe *bakkendi*, couper; et en composés, comme *kuya-meyu*, pêcheur (homme de pêche); *tukuangki*, mère de petits enfants, etc. La déclinaison des substantifs et des adjectifs s'effectue à l'aide de suffixes, tels que *ko*, *nni*, *lo*, *la*, etc. La distinction du genre n'existe pas; les nombres sont le singulier, le duel et le pluriel. Les adjectifs, de même que les substantifs, se divisent en primitifs : *marni*, bon; dérivés : *kuinyunda*, mortel, de *kuinyo*, mort; *yurrirka*, attentif, de *yurre*, oreille; et en composés : *gadlapurruna*, chaud, de *galda*, feu, et *purruna*, vivant. La réduplication sert également à former des adjectifs : *mingkamingka*, blessé; elle est souvent le signe du superlatif. Le comparatif s'exprime en ajoutant au positif la terminaison *intyerla : karra*, haut; *karraintyerla*, plus haut. Nous avons dit que les adjectifs se déclinent comme les substantifs. Les pronoms personnels sont nombreux, déclinables, et susceptibles des trois nombres; ils expriment des nuances souvent fort délicates. Les pronoms démonstratifs deviennent indéfinis par la simple adjonction du suffixe *intya*. Il y a en outre des pronoms interrogatifs, réfléchis, possessifs; mais on n'a pas rencontré trace de pronoms relatifs; les relations entre propositions sont indiquées par la construction même de la phrase. Les verbes se partagent également en primitifs : *tikkandi*, être ami; *pammandi*, percer; *kundandi*, battre, etc.; en dérivés : *kambarendi*, rôtir, de *kambandi; manyarendi*, pleuvoir, de *manya*, pluie; en composés : *bakka-mandi*, *karra-mandi*, etc.; et en redoublés : *bakkabakkandi*, *paltapaltarendi*, etc. Comme on vient de le voir par ces quelques exemples, la terminaison caractéristique des verbes est *di* ou *ndi*. Il y a des verbes neutres, actifs, factitifs, permissifs, moyens (terminés en *rendi*), etc. Les modes sont au nombre de sept : indicatif, impératif, prohibitif, optatif, négatif-optatif, conditionnel et infinitif. La quadruple division des adjectifs et des verbes en primitifs, dérivés, composés et redoublés, se retrouve également pour les adverbes. Les prépositions n'existent pas, et sont remplacées par des noms ou des particules qui se *postposent* aux substantifs. Parmi les interjections, nous citerons : *paia*, expression d'étonnement et d'admiration; *yakka*, exclamation de surprise désagréable. La syntaxe est peu compliquée et soumise à des règles assez logiques qui souffrent peu d'exceptions; la construction est généralement inversive; la langue se prête assez bien aux mouvements oratoires, à cause de la liberté qu'a l'orateur de placer en tête le mot ou la phrase qui doit attirer l'attention des auditeurs.

Enfin, nous trouvons des documents encore plus récents et plus certains dans la magnifique relation de l'exploration des Etats-Unis, sous le commandement de Charles Wilkes. M. Horatio Hale, chargé dans cette expédition de la partie ethnographique et philologique, s'est beaucoup occupé des langues d'Australie, et nous a donné sur ce groupe philologique de nouveaux détails, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, afin de compléter cet article. M. Horatio Hale est partisan de la parenté des idiomes australiens, et il a apporté, à l'appui de cette opinion, des arguments qui nous semblent concluants. Après avoir recueilli un assez grand nombre de mots dans différents dialectes, en accomplissant cette opération méthodiquement, il a trouvé des analogies incontestables. Mais, non content de cela, il a analysé grammaticalement deux des idiomes australiens, les plus éloignés sous le rapport de la forme matérielle des mots, et il a retrouvé, dans l'un comme dans l'autre, les mêmes procédés grammaticaux, les mêmes systèmes de formation de mots, etc. Voici le résultat de cet examen; cela suffira pour donner une idée précise d'un des dialectes australiens les plus importants et les plus caractéristiques.

Les deux idiomes choisis par M. Horatio Hale, pour sa comparaison, sont : 1° l'idiome appelé *kamilarai*, parlé sur les bords de la rivière Hunter; 2° celui qu'on nomme *wiraturai* ou *wiradurei*, et qui se parle dans la vallée de Wellington. Nous nous bornerons à étudier le *kamilarai*, en signalant seulement les points